

langue italienne est très riche en accents, la nôtre est très pauvre. Nous glissons sur les syllabes, n'appuyant guère que sur la dernière. Pour les Italiens, au contraire, l'accent fait partie de la beauté de leur idiome. Comment corriger mon interprète de cette qualité ? Comment l'habituer à courir légèrement, par exemple, sur les trois premières syllabes de *Sémiramis*, en s'arrêtant seulement sur la dernière, lorsque dans *Sémiramide* la syllabe *ra* éclate avec tant de force ?

Après mûre réflexion, je fis écrire le rôle de Béatrix en caractère très gros, très noirs, en lignes très espacées, et je couvris ces caractères de trois espèces de signes à l'encre rouge, les uns transversaux, les autres longitudinaux, les autres posés au-dessus des syllabes, à peu près comme les dactyles et les spondées de nos gradus. L'objet des signes transversaux était de biffer, de barrer tous les *e* muets, c'est-à-dire tous les *e* que nous ne prononçons pas et que les Italiens sont toujours tentés de prononcer. Ainsi dans cette phrase : "Madame, faites-moi le plaisir ;" la barre transversale biffait l'*e* final de madame, l'*e* de faites-moi, l'*e* de le plaisir.

Les marques posées au-dessus des voyelles dont le son est différent en français et en italien rappelaient aux yeux de l'artiste par un signe caractéristique l'intonation que j'avais apprise à ses oreilles et à sa bouche.

Les lignes longitudinales et courbes, partant de la syllabe initiale, et tombant droit sur la syllabe finale, lui disaient : marche, marche, ne t'arrête pas en route !... A tout moment, son instinct d'Italienne la poussait à s'attarder sur telle ou telle partie du mot qui la tentait... mais l'inflexible ligne rouge était là !... Marche ! marche ! cours à l'accent ! Et c'est ainsi que, grâce à cette annotation musicale, grâce à plusieurs semaines de travail, grâce surtout à la merveilleuse intelligence et à la volonté plus merveilleuse encore de cette artiste que j'appelais une artiste de combat, nous arrivâmes, non pas à lui enlever son accent, je ne l'espérais ni ne le tentais, mais à ne lui en laisser, pour ainsi dire, que la saveur, que le goût du fruit, juste ce qu'il fallait pour que ce fut étrange sans être bizarre, curieux sans être ridicule.

On le voit, j'étais passé du rôle d'élève à celui de maître. C'était encore une façon de s'instruire. Enseigner est un excellent moyen d'apprendre ; et tout auteur dramatique devient forcément un maître de déclamation. Nos interprètes sont parfois des débutantes ; elle n'ont pour elles qu'un joli visage, ou qu'un joli organe ; n'importe ! elles sont si bien la personne de notre personnage, l'enveloppe de notre rôle, que nous n'en voulons pas d'autres, et il nous faut entreprendre la tâche ardue de souffler une âme dans cette jolie statue ; autant d'études, autant d'essais.

Enfin, mon cours au collège de France sur l'*Histoire morale des femmes et les Pères et les Enfants au dix-neuvième siècle*, nos conférences à la salle Barthélemy, au Théâtre-Français, à la Porte-Saint-Martin, me mirent en communication directe avec le public, m'aiderent à comprendre les règles qu'impose ou les ressources que fournit à la diction comme à la lecture un grand auditoire, et complétèrent mon éducation. Ce n'est pas à dire que je fusse ni que je sois un maître dans l'art de la lecture ; j'ai connu des artistes qui méritaient trop ce nom, M. Samson entre autres, pour me l'attribuer, mais j'avais passé mes examens, j'étais bachelier, et l'idée me vint alors de faire ma thèse, c'est-à-dire de réunir ces observations éparses, je ne dirai pas en un corps de doctrines, mais en un tout coordonné qui eût l'apparence d'une œuvre didactique.

II

C'était vers 1868, au printemps. A une lieue de moi, demeurait un des hommes de qui on pouvait dire ce que

Mme de Sévigné disait de Montaigne : Quelle joie de l'avoir pour voisin de campagne ! M. Saint-Marc Girardin, c'est de lui que je parle, avait en effet, par un curieux contraste, un esprit sceptique et un cœur affectueux. Je n'ai pas connu ami plus tendre, conseiller plus sûr, partenaire de causerie plus délicieux. Liberté complète dans la conversation ! franchise absolue ! Son bon sens avait toujours la forme du badinage, et il aimait tant la raillerie qu'elle lui plaisait même dans la bouche des autres, et même contre lui ; il est vrai qu'en fait d'épigrammes il était toujours en fonds, et si on lui en envoyait une, on était bien sûr d'en recevoir deux.

J'allai le consulter sur mon idée, dont je voulais faire l'objet d'une conférence. Après m'avoir écouté attentivement et sérieusement, il me dit : "Mon ami, vous pourrez exécuter sur ce projet des variations brillantes, des airs de bravoure qui appelleront les applaudissements ; mais une leçon sérieuse, non. La lecture n'est pas un art. C'est l'exercice naturel d'un organe naturel ; il y a des gens qui lisent bien ; il y a des gens qui lisent mal ; mais le talent des premiers est un don, un charme, une qualité, tout excepté un art. Cela ne s'apprend pas. L'exercice de cette qualité naturelle peut donner lieu à quelques préceptes utiles ; *préceptes d'hygiène*, il ne faut ni trop parler ni trop lire, comme il ne faut ni trop marcher ni trop manger ; *préceptes de bon sens*, il ne faut pas lire trop haut, ni trop vite ; *préceptes de goût*, il faut tâcher de comprendre et de faire comprendre ce qu'on lit ; mais en dehors de ces instructions sommaires qui tiendraient en quelques lignes, il n'y a pas dans la lecture ces règles précises, claires, qui constituent un art ; l'art de la lecture se compose d'un seul article : *Il faut lire comme on parle*."

J'avais grande foi dans le goût de M. Saint-Marc Girardin, et je connaissais sa rare sincérité ; mais ici j'étais convaincu, et de plus j'entendais sous ces critiques une phrase qu'il ne me disait et qu'il ne se disait peut-être pas à lui-même, mais qui n'en existait pas moins tout au fond de sa pensée : "En fin de compte, moi, Saint-Marc Girardin, je lis très bien et je ne l'ai jamais appris ; donc, on n'a pas besoin de l'apprendre."

Je repris donc :

Mon cher ami, il y a une part de vérité dans ce que vous me dites : c'est la part qui se retrouve dans tout ce que disent les hommes du monde, spirituels et instruits, sur un sujet qu'ils n'ont pas étudié. Or, tout professeur de Sorbonne que vous soyez, vous n'êtes là-dessus qu'un homme du monde ; vous parlez spirituellement de ce que vous ne connaissez pas.

Ce mot inaccoutumé pour lui le fit un peu regimber.

Je repris avec calme : Qu'il y ait dans le talent de la lecture beaucoup de don, c'est incontestable. Il n'en est pas de cet art comme des autres arts ou métiers qui vous sont absolument fermés, si l'apprentissage ne vous en a pas ouvert l'accès. Certains hommes lisent donc sans étude, avec grâce et agrément. Vous en êtes une preuve, car vous lisez à l'effet, vous êtes applaudi quand vous lisez, mais vous ne lisez pas... Pardonnez-moi ma franchise... vous ne lisez pas bien.

A ce mot, il se mit à sourire d'un air narquois.

—Comment ! je ne lis pas bien.

—Non ! la preuve, c'est que quelqu'un qui lirait comme vous lirait mal.

—Expliquez-moi donc cela, reprit-il en riant.

—Rien de plus facile. Je vous ai entendu lire à la Sorbonne, dans votre cours, des fragments de Lamartine, de Corneille, de Victor Hugo, et je vous ai entendu lire à l'Académie des discours de vous. La différence était fort grande.

—En quoi ? reprit-il assez intrigué.

—Le voici : Les vers de nos grands poètes, lus par vous, étaient fort applaudis. Pourquoi ? Parce que vous